

Un délit de fuite

Sylvain Schryburt

Numéro 96, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schryburt, S. (2003). Un délit de fuite. *Moebius*, (96), 75–81.

SYLVAIN SCHRYBURT

Un délit de fuite

Huit heures allaient sonner à l'horloge de la cuisine lorsque Paul s'éveilla en sursaut. L'idée qu'il n'irait pas travailler occupa aussitôt son esprit. Il n'était pourtant pas d'un naturel oisif; son emploi l'occupait même tous les jours de la semaine et quelques samedis après-midi, lorsqu'il y avait maladie dans l'équipe C. Mais c'était dimanche aujourd'hui et Paul ne travaillait jamais le dimanche. Dans la chambre, un mince rideau laissait pénétrer les rayons d'un soleil qui s'annonçait particulièrement radieux. On allait sans doute battre un nouveau record. Paul s'en réjouit, voyant là un signe de bon augure pour son rendez-vous de onze heures.

Comme à tous les matins, il se prépara deux rôties et un grand café crème qu'il but d'un trait, presque machinalement. Il se dirigea ensuite vers la salle de bain pour y faire sa toilette. Il disposa savon et shampoing sur le bord de la douche, sortit de l'armoire un cure-oreille et son nécessaire à rasage puis balança ses sous-vêtements propres sur la cuve des toilettes. Ce rituel matinal, Paul l'observait depuis bien avant son mariage, et la mort accidentelle de Julie, survenue il y a tout juste un an, n'avait pas plus troublé l'assurance de ses gestes que la régularité de ses habitudes.

Il fit d'abord couler l'eau chaude puis ajouta progressivement la froide jusqu'à la température voulue. Il aimait ses douches brûlantes, jusqu'à rougir la peau. Une fois déshabillé, il se glissa en vitesse derrière le rideau. Sous le jet, sa chair s'attendrit aussitôt et son esprit, se dénouant avec lenteur, laissa place à des pensées confuses auxquelles Paul ne voulait pas être attentif. Elles émergeraient bientôt pourtant et à l'heure du rendez-vous, tout serait clair.

C'était du moins ce qu'il espérait distraitement. Mais pour l'instant, la vapeur montante l'engouffrait dans un nuage impossible à quitter. Paul prit enfin le savon et se frotta vigoureusement avant de laver ses cheveux. Il se tourna ensuite vers le jet d'eau qu'il laissa couler quelque temps encore contre son visage toujours bouffi de sommeil. Puis, il se rasa, enfila ses sous-vêtements propres, se cura les oreilles, jeta un coup d'œil aux extrémités de l'instrument et le lança à la poubelle.

De retour dans la chambre à coucher, il médita brièvement devant la porte ouverte de la penderie. Il choisit une chemise propre, un complet sobre et soigneusement repassé, une cravate rouge et des chaussures de cuir brun. Lorsque tout fut à sa place et qu'il ne resta plus de sa peau que deux mains blanches et un visage plus blême encore, il se mira dans la glace, rajustant sa cravate et roulant des épaules jusqu'à ce que le veston en épouse au mieux les pentes prononcées. Il sortit enfin un peigne noir de la poche intérieure du complet et plaça ses cheveux clairsemés. Il se regarda encore quelques instants puis, satisfait, passa de nouveau à la cuisine.

Paul s'arrêta au comptoir, glissa une poire dans la poche de son veston et ouvrit la boîte qu'il avait récupérée la veille au soir chez la fleuriste du village. Une odeur de roses s'en échappait. Il retira le bouquet ainsi qu'une fleur de corsage qu'il agrafa à sa boutonnière avant de déposer la boîte au recyclage; la cueillette avait lieu le lendemain. En se relevant, il caressa machinalement sa poche arrière. Son portefeuille contenait encore le portrait d'une femme dans la trentaine, confortablement assise dans un fauteuil en cuir noir, un verre de rouge à la main. C'était un portrait qu'il connaissait par cœur et qu'il ne regardait guère plus depuis deux ou trois mois déjà. Il se mira une dernière fois dans la glace pour ajuster sa boutonnière, prit ses clés et quitta l'appartement. L'horloge indiquait neuf heures quinze.

Après avoir bouclé sa ceinture, Paul démarra le moteur et remit l'odomètre à zéro. Il avait exactement cent quinze kilomètres à parcourir avant d'arriver à destination, c'est-à-dire une heure trente de conduite. Il inséra une cassette

dans le lecteur. Une suite pour violoncelle seul se fit entendre. Il n'en connaissait pas le nom.

Dans l'habitable, une mouche volait avec frénésie à la recherche d'une issue. Paul l'avait vue, observée même pendant quelques instants, avant de décider qu'elle lui tiendrait compagnie jusqu'à ce qu'il quitte le village. Il vira à gauche sur First Street et se dirigea vers la 17 où il prit la droite en direction de l'est. Aucune voiture n'occupait la chaussée et il accéléra jusqu'à quatre-vingt-dix. Après quelques kilomètres, il ouvrit enfin la fenêtre et un courant d'air emporta la mouche. Paul la vit sortir à l'extérieur, avec force. Elle heurta le pare-brise d'une voiture qui approchait rapidement. La Mustang jaune le dépassa. L'odomètre affichait trente-cinq kilomètres. Plus qu'une heure de route.

*

Dans l'habitable, le roulement du moteur meublait le silence. Trente minutes avaient passé sans qu'on échange un mot. Ce fut elle qui commença.

À quoi tu penses, Paul? Hum? Je te demande à quoi tu penses, Paul? À l'énervé qui m'colle au cul. Tu penses à rien d'autre? Je pense au meeting de vendredi dernier, tu le sais. La mine va repartir bientôt. Si on produit plus ici, le prix du gros va monter et ça va redevenir rentable. Au fond, tout ce que la compagnie attend, c'est l'aide du gouvernement, c'est tout. Puis les élections arrivent, ça joue en notre faveur, ça. Le dossier va peut-être bouger bientôt. Y'ont pas bougé fort fort en 80 et tu sais ce qui est arrivé après. Tu vas pas encore sortir l'histoire des poubelles de Toronto? Je m'excuse, mais c'est nos poubelles maintenant. Nos poubelles, avec du gazon par-dessus. C'est pratique une mine, c'est comme un gros sac. Bon. Tu savais que Robert pense partir pour le sud? On se dit pas grand-chose ces temps-ci. Y parlent d'ouvrir une usine de montage à Windsor, des caravanes, des tentes-roulottes, des affaires comme ça. Avec tous les vieux qui prennent leur retraite, c'est sûr que ça va marcher. Tu partirais, toi? Peut-être. Je sais pas trop. C'est tranquille ici. Y'est quelle heure, là, j'ai hâte de r'voir ma mère. Ça fait longtemps, non? On est en avance sur l'horaire.

*

C'était il y a un an déjà, au mois d'août, sur la même route, Julie l'accompagnait et il se rendait chez ses beaux-parents. Il faisait presque aussi chaud qu'aujourd'hui. Sur les ondes de la radio locale, des fermiers se plaignaient encore du soleil. Un agriculteur commentait la situation: «On devrait nous aider. Pas de pluie, ça veut dire une catastrophe pour les récoltes. Pis les animaux, hein? Y mangent quoi les animaux quand les champs sont secs? On n'est quand même pas responsables des records de température, nous autres.» On les ignorait; depuis quelques années, la sécheresse était devenue affaire courante.

Paul connaissait parfaitement le tronçon d'autoroute sur lequel il roulait présentement puisqu'il menait à la Davidson Smelting Works, son ancien lieu de travail. Plus que cinquante kilomètres. Il éteignit la radio et repensa à cette chaude journée d'août. La route avait été agréable et la discussion presque banale pour cette période difficile. Il y repensait pourtant avec une sorte de plaisir, remplaçant certaines phrases par des approximations, parfois même par le désir de ce qui n'avait pas été dit. Après avoir desserré le nœud de sa cravate, il colla le nez à sa boutonnière. On faisait les champs dehors et une forte odeur de purin avait pénétré l'habitable.

Robert n'était pas encore parti pour le sud. Il avait divorcé cependant. Depuis, ils s'étaient vus tous les mercredis soirs pour boire une bouteille de whisky, du Glenfidich. Julie n'aurait certainement pas apprécié. Mais elle était morte et ça ne la regardait plus. Leur séparation avait été si rapide, tant de choses restaient à dire. Aujourd'hui, Paul avait décidé de lui faire ses adieux dans l'espoir secret de fermer des parenthèses, de gommer des points de suspension. Un simple au revoir lui suffirait.

Une sueur froide coula le long de son bras gauche. Paul songea au désodorisant oublié dans la pharmacie. Les champs engraisés étaient derrière lui maintenant et il ouvrit la fenêtre. Un air lourd entra vivement dans la voiture. Il prit le paquet de cigarettes dans le coffre à gants, s'alluma et fuma avec circonspection, en prenant soin de

ne pas échapper de cendres sur son costume des grands jours.

Hormis une voiture qui le croisait à l'occasion, la route était identique d'un kilomètre à l'autre. Au bout d'un certain temps, il sortit la poire de son veston, l'astiqua contre le siège du passager et la croqua avec vigueur. Un jus sucré coula le long de sa bouche qu'il essuya avec un mouchoir de papier. Paul aimait la fraîcheur des fruits, particulièrement après avoir fumé. «C'est pour cacher l'arrière-goût de la cigarette», avait-il dit un jour. Devant lui, un ciel bleu s'étendait à perte de vue. La poire terminée, Paul balançait le cœur par-dessus bord. Un détail dans le paysage attira son regard. Au loin, une vieille voiture avait été abandonnée au milieu d'un champ.

*

As-tu vu la carcasse de Corvette? On en faisait avant dans le sud. *Avant on faisait des Corvette, maintenant on fait des «véhicules récréatifs».* J'y peux rien moi si l'avenir est dans les escargots à moteur. Viens pas me dire que tu crois plus au progrès? T'es assez belle quand je comprends rien de ce que tu racontes. *J'essaie de savoir si tu partirais à Windsor, mon cher crétin.* Tu partirais, toi? Où ça? Dans la ville où il pleut des jobs et où les dimanches sont pas fériés. *J'en ai parlé avec la blonde de Robert.* Je sais ce que tu vas dire, j'ai croisé Robert au meeting vendredi. Y passe sur appel. *Tu sais ce qu'y va faire?* Pas vraiment, non. Y partait voir son frère, je lui ai pas parlé longtemps. Veux-tu qu'on change de sujet? Je me sens pas trop en congé, là.

Paul fut le premier à rompre la monotonie du moteur.

Comment va ton père? *Mon père a hâte de nous voir. C'est comme d'habitude: on passe pas assez souvent. C'est drôle mais depuis qu'il a arrêté de travailler, on dirait qu'il rajeunit. Des fois, je pense que ses problèmes de vue l'ont sauvé. Fier comme il est, il a pu s'arrêter sans perdre la face. J'me sens un peu vache de dire ça, y'avait tellement des beaux yeux avant. J'en ai jamais vu des comme ça. Même les tiens sont pas aussi bleus. Sauf que j'ai pas de cataractes, moi. J'arrive pas encore à m'habituer à voir comme une toile blanche devant ses yeux. J'suis jamais sûre qu'y me voit vraiment.*

Je suis content d'être avec toi. *Donne-moi ta main, là.* Ça me fait vraiment plaisir que tu sois ici, Julie. J'voudrais juste pas...

Une camionnette surgit d'un chemin de traverse, entre deux rangs de maïs. Au moment de l'impact, une côte fracturée s'enfonça dans le poumon de Julie. Paul ne savait pas si elle avait crié ou non. Inconscient, il s'était affalé contre le volant de la voiture. Il n'avait même pas ralenti. Il avait regardé Julie jusqu'au dernier moment. Encore aujourd'hui, il lui arrivait de se demander pourquoi.

*

Paul immobilisa la voiture en bordure de l'autoroute. Un champ de blé sec s'étendait devant lui, presque à perte de vue, comme un immense tapis tissé de fils d'or délavés. Seule une lisière de bois coupait au loin l'horizon. Il descendit et fit quelques pas sur les cailloux avant d'en frapper un dans un grand geste mesuré. Il ouvrit la portière et prit le bouquet de roses qu'il déposa contre un vieux poteau de clôture peint en jaune. C'était lui qui l'avait peint, quelques mois après l'accident, à sa sortie de l'hôpital. Un fermier avait assisté à la scène; il ne s'était pas objecté à sa présence. C'était peut-être lui qui avait appelé les secours. Paul jeta un œil au bouquet puis sortit une cigarette qu'il posa sur son oreille droite. Il fit encore quelques pas en regardant les voitures qui passaient sur la chaussée voisine. Il ouvrit son portefeuille et laissa la photographie s'envoler au vent.

Le moment des adieux était enfin venu. Il pensa à Julie, à ces chaudes journées d'été où tous deux marchaient bras dessus, bras dessous dans les rues du village. Il pensa aussi à ces dimanches de pluie passés entre les chaudes couvertures d'un lit qu'on ne quitterait pas avant quinze heures. Il pensa enfin à ces soupers d'hiver où l'on parlait voyages et vacances. Il y pensa sans émotion, comme on pense à la vie d'un autre. Paul s'en étonna et, devant le désastre qui avait à peine bouleversé sa vie, il sentit enfin la résignation le gagner. L'idée qu'il ne l'avait jamais aimée traversa son esprit. Il la chassa.

Il alluma sa cigarette, baissa la tête et songea à Windsor. La ville lui semblait loin, trop industrielle peut-être. Robert y habiterait sous peu pourtant et ici, rien ne le retenait plus, sinon l'habitude.